DON PATRIOTIQUE (1),

O U

NOUVELLE ADRESSE

AUX MILITAIRES

Et à tous les Citoyens François.

Le Roi eſt dans les fers, & la France eſt plongée dans la plus affreuſe anarchie ; la religion de nos peres eſt menacée ; ſes miniſtres ſont avilis ; nous n'avons plus de loix ; nous n'avons plus de tribunaux : que ſommes-nous ?

(1) Le paquet qui renfermoit ce don patriotique, a été adreſſé au Préſident de l'Aſſemblée Nationale, qui a propoſé de l'ouvrir, & d'en faire la lecture à la ſéance du 16 Mars. Le côté droit du Préſident a opiné contre ; le côté gauche a opiné pour. La lecture à peine entamée, ce dernier s'eſt rangé du côté du premier, & elle a été ſuſpendue.

Il eſt tems de le dire ; on ne ſauroit trop le répéter : nous ſommes les vils eſclaves des brigands qui forment la majorité de l'Aſſemblée nationale.

Ce ſont eux qui ſoufflent la fureur qui nous anime ; ce ſont eux qui ont mis dans nos mains la torche & le poignard, & qui ont fait de la nation la plus douce des incendiaires & des antropophages.

Ce ſont eux qui nous ont égaré au point de nous faire porter des mains ſacrilèges ſur le plus vertueux des monarques ; c'eſt par leur ordre, François, que vous avez tenté d'aſſaſſiner votre ſouveraine, que vous avez égorgé ſes gardes & maſſacré ſes plus fideles ſujets. On le ſait, Barnave étoit à votre tête.

C'eſt ſous l'adminiſtration de ces démagogues furieux que Paris s'eſt baigné dans le ſang, que MM. Foulon, de Fleiſſel, Berthier, de Launay, du Pujet, & tant d'autres innocentes victimes, ont été immolés ſans procédure.

C'eſt ſous leur adminiſtration que dans la ville de Caen le peuple a aſſaſſiné M. le vicomte de Belſunce, mutilé ſon cadavre, &

fait un horrible repas des reſtes palpitans de cet infortuné militaire.

C'eſt ſous leur adminiſtration qu'à Chauvirey, village près de Veſoul, les payſans ont pourſuivi à coups de fourches M. le comte d'Ambli, leur Seigneur, & l'ont mis enſuite ſur un braſier ardent.

Une pareille ſcene a eu lieu à Arras : M. le chevalier de Vitermont, major des cuiraſſiers, y a éprouvé à-peu-près les mêmes traitemens.

A Troyes une populace effrénée a maſſacré le Maire. Les circonſtances de cet aſſaſſinat font frémir : ma plume ſe refuſe à les retracer.

Je ne finirois pas, ſi je voulois raconter la multitude de crimes qui ſe ſont commis, & qui preſque tous ont échappé à la vengeance des loix.

C'eſt par les ordres de vos députés que M. d'Albert de Rioms, ce brave militaire, pour qui les années de ſervice ont été autant d'années de gloire, a été en butte aux plus ſanglans outrages.

Ce ſont ces hommes pervers qui ſans preuve ont dénoncé à l'Europe un magiſtrat vertueux, M. de Meſmay, comme coupable d'un crime atroce. Il eſt innocent : ils le ſavent ; & ils ont l'infamie de garder le ſilence. Ce ſont eux enfin qui ont donné le nom de brigands aux troupes de Sa Majeſté.

Braves guerriers ! votre honneur ne vous a pas permis de garder le ſilence : vous avez repouſſé cette injure. Les lâches ſont actuellement à vos pieds. Mais vous contenteriez-vous de leur excuſe ? votre ſang ne s'eſt-il pas enflammé dans vos veines à la lecture de la lettre également inſultante & ridicule de leur Préſident (1) ? J'en appelle à vous : euſſiez-vous penſé il y a deux ans que l'armée du plus puiſſant monarque de la terre auroit vu de ſang froid ſon roi priſonnier, & eût été en correſpondance avec un de ſes bourreaux ? Ah ! ne ſouffrez pas davantage les indignes traitemens qu'éprouvre votre auguſte maître :

---

(1) Et de celle du ſieur Dubois de Crancé, qui même en cherchant à ſe juſtifier, ne déſavoue pas avoir prononcé le mot de brigands en parlant de la compoſition actuelle de l'armée.

aſſemblez-vous dans toutes les provinces ; rendez les peuples témoins de votre retour à l'obéiſſance ; renouvellez devant eux le ſerment ſolemnel de n'obéir qu'au roi. Les citoyens vertueux y applaudiront ; & ſi quelques méchans, payés par l'aſſemblée nationale, vouloient exciter des troubles, conſervez de la modération ; ne verſez pas même ce ſang impur : une contenance ferme ſuffira pour en impoſer à ces ſcélérats. Ils ont pu vous corrompre : mais ne craignez pas qu'ils oſent vous attaquer.

Faites ſavoir enſuite au roi qu'il a des défenſeurs : ſuppliez-le d'aſſembler ſon armée ; que chaque régiment lui répete qu'il ne la croira libre que quand il le verra au milieu de ſes troupes ; que c'eſt alors qu'il ſera témoin de leur repentir, & qu'il oubliera ſans doute l'erreur d'un moment, qu'elles ſont décidées à racheter par des ſiecles d'amour & d'une inviolable fidélité.

Que ce ſoit encore vous, braves militaires, qui rendiez aux loix leur empire ; que ſous votre protection les cours ſouveraines s'aſſemblent d'un bout du royaume à

l'autre : remettez entre leurs mains le glaive de la justice ; dites-leur de s'en servir pour punir les traîtres qui vous ont si cruellement trompés ; & ne les quittez pas que vous ne les ayez vu, briser au nom du roi, l'ouvrage impie de nos tyrans.

Cette conduite noble réparera vos torts ; elle vous méritera la reconnoissance de la France ; l'estime des nations étrangères en fera le prix ; & votre roi, le vertueux, le sensible Louis XVI, n'aura recouvré son pouvoir que pour se livrer à la reconnoissance, & combler de bienfaits les héros qui l'auront replacé sur le trône.

Et vous, François, citoyens de toutes les classes, que d'erreurs n'avez-vous pas à vous reprocher ! Il y a un an que chaque province, chaque ordre, chaque particulier crioient sans cesse contre le despotisme des ministres du roi : que vous avoient-ils faits en comparaison de ce que vous souffrez maintenant ?

Qu'eussiez-vous dit, si, abusant du nom du souverain, ses ministres avoient fait entrer dans le conseil des comédiens & des bour-

reaux ? s'ils eussent admis les *Protestans* & les Juifs aux emplois civils & militaires ? s'ils eussent insulté à la religion sainte que vous professez ? s'ils eussent profané vos temples, en faisant arracher de la chaire les apôtres courageux qui nous prêchent les vérités qu'elle enseigne (1), sous prétexte que l'évangile ne s'accorde pas avec leurs fureurs ?

Qu'eussiez-vous dit, s'ils avoient aboli les priviléges des provinces, les prérogatives des ordres, les immunités des villes, s'ils vous avoient enlevé vos propriétés, s'ils avoient pillé les églises, & arraché au au clergé des biens que vos ancêtres consacrerent jadis au service des autels & au soulagement des malheureux ?

Qu'eussiez-vous dit, s'ils vous avoient dépouillé des pensions qu'avoient mérité vos vos services, & si, en laissant subsister les anciens impôts, ils eussent exigé le quart de vos revenus, votre vaisselle & les deux &

---

(1) A Chaillot, près de Paris, le peuple a maltraité un Prêtre qui prêchoit le Jugement dernier. Les communes ont comblé d'éloges cette action atroce.

demi pour cent de votre mobilier ; ſi les boucles de vos ſouliers n'avoient pu échapper à leur rapacité, & s'ils avoient fait arracher avec violence les anneaux qui pendent aux oreilles de vos femmes & de vos enfans ?

Qu'euſſiez - vous dit, ſi un membre de ce Conſeil eût propoſé d'entrer dans vos maiſons, & d'en enlever à main armée l'argent monnoyé qui s'y trouveroit (1) ?

Qu'euſſiez - vous dit, ſi pour empêcher vos réclamations de parvenir au trône, les miniſtres vous euſſent forcé de recevoir la loi martiale, cette production monſtrueuſe du plus méchant des hommes, cette loi qui les enfreint toutes, que les tyrans ont pu concevoir & même faire exécuter, mais qu'ils

---

(1) Cette propoſition a été faite par M. Rebelle à l'aſſemblée nationale : elle a été au moment de paſſer. Le Journal de Paris, fait par Garat, digne confrere de M. Rebelle, dit que ce dernier n'a oppoſé que le calme de la vertu aux reproches de M. Dupont.

Les Députés ſe connoiſſent en vertu.

n'ont jamais eu la hardiesse de faire promulguer dans leurs états.

Votre fidélité auroit-elle tenu contre de si cruels traitemens ? Non, un soulévement général auroit annoncé votre indignation ; & vous avez la bassesse de les souffrir de vos féroces représentans, de ces êtres perfides qui ont employé toute la subtilité de l'intrigue pour obtenir votre choix, & qui n'ont pas plutôt été revêtus de vos pouvoirs, qu'ils ont eu l'audace de décréter, que leur serment n'étoit point obligatoire, & l'effronterie de se déclarer vos souverains.

François ! si la religion, si la justice, si le spectacle touchant du meilleur des rois outragé & captif, ne sont pas des motifs assez puissans pour vous émouvoir, que du moins votre intérêt vous éclaire.

La honte & le déshonneur de la France sont à leur comble ; sa ruine est inévitable ; elle a été jurée par vos représentans, qui se disent les restaurateurs de la France. Hâtez-vous de les rappeller & de les punir, si vous voulez vous dérober aux maux qu'ils vous préparent encore. Que le fantôme colossal de leur puissance ne

vous effraie pas : penfez qu'il eft votre ouvrage : dites un mot, & il eft abattu.

Quelle gloire attend la province qui fecouera la premiere leur joug odieux ! un fi bel exemple entraînera les peuples ; ils rentreront à l'envi fous la puiffance dûe à l'autorité légitime ; elle aura rendu le calme à fa malheureufe patrie ; l'Europe, que nos divifions ont ébranlée, lui devra la paix ; fon nom fera béni d'âge en âge, & nos derniers neveux offriront encore un tribut d'éloges & de reconnoiffance à cette heureufe contrée.

POST-SCRIPTUM

Au moment où j'écris, j'apprends qu'on fait courir le bruit d'une nouvelle confpiration. Ho ! mes concitoyens, comme on vous trompe ! Réfléchiffez donc une fois ! Toutes les confpirations qu'a inventées l'affemblée nationale pour vous mettre en fureur,

ont-elles été prouvées ? elle vouloit éloigner les ſoutiens de la France, les Condé, les Broglio, les d'Eſtaing, qui ſe ſeroient oppoſés à ſa ruine. Il n'y a eu de conſpirateurs que vos députés. Ils ont voulu égorger vos maîtres.

M. de la Fayette a été par leur ordre les prendre à Verſailles, à la tête de 20000 hommes, ſuivi d'artillerie; tout le monde le ſait; & que votre malheureux roi eſt forcé, le poignard ſur le cœur, de ſanctionner les brigandages de l'aſſemblée nationale.

Peuple trop crédule, ne voyez-vous pas qu'on vous effraie pour détourner votre attention des maux préſens ? Pendant que des craintes

imaginaires entretiendront votre agitation, vous ne vous appercevez pas des opérations deſtructives de l'aſſemblée, vous ne vous informez pas de l'uſage qu'elle fait des immenſes tréſors que vous envoyez de toute part dans la capitale. Et voilà juſtement ce qu'on veut.
